

FEUILLETON DU "SAMEDI", 7 AVRIL 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XXXVII

EN ROUTE

(Suite)

Il ne restait plus que les prix à débattre avec Sliman. Ce fut long Berker dépréciait la marchandise. Il examinait les jeunes filles sous toutes les faces et leur trouvait des défauts.

—Des défauts, hurlait Sliman, chez des Ouled-Nayl, la race la plus pure d'Insalah à Ghardaïa !

Abdallah, cependant, examinait la salle. Ses regards furent attirés par une panoplie d'armes, tout au fond, des sif et des fli-sah suspendus à la muraille.

Enervé par ce marché qui ne se terminait pas, il marcha vers la panoplie et resta comme frappé de stupeur. Ce sabre, au milieu, à lame droite, avec cette pesante garde d'acier, il lui semblait le reconnaître. Où donc, en ses pérégrinations, avait-il vu une arme semblable ?

Un nom lui revint tout à coup, celui du capitaine Paul !

Comment le sabre de l'officier se trouvait-il à Ghardaïa ? Cela, dut-il mourir à la peine, il le saurait.

Les deux compères tombaient enfin d'accord. Berker, sur une table, empila trois tas de pièces d'or.

—Emmène les jeunes filles, Lagdar, dit-il négligemment, et toi, Abdallah, accompagne-le pour lui montrer le chemin du camp, je vous rejoins de suite.

Les prisonnières, sans un cri, sans un murmure, avec la soumission de leur race à la fatalité, au "c'était écrit" traditionnel, suivirent Lagdar.

A deux cents mètres de la maison, Abdallah, qui marchait en tête, s'arrêta.

—Est-ce que ton maître part avec nous ? demanda-t-il au serviteur.

—Non, il n'a plus rien à faire à Tripoli.

—Attends-moi à cette place.

Avant de s'éloigner, il voulait demander des explications à Sliman. A mi-chemin, il se blottit sous un figuier pour éviter Berker qui revenait.

Les portes étaient ouvertes, cela l'étonna...

Dans la chambre, où brûlaient encore les lampes, il recula, étouffant un cri d'horreur : Sliman gisait sur le tapis, un filet de sang s'échappait encore de ses lèvres.

—Ah ! fit Abdallah, Berker l'a tué pour le voler.

En une seconde, il prit sa résolution. Ayant détaché de la panoplie le sabre du capitaine Paul, il revint précipitamment à l'endroit où il avait laissé Lagdar. Berker y était ; il le voyait, de loin, au clair de lune, gesticuler.

—Tu nous retardes, fit, sur un ton de mauvaise humeur, le marchand d'esclaves.

Rapide comme la pensée, Abdallah se jeta sur Berker et le terrassa ; puis, une main à la gorge, un genou sur la poitrine, il dit à Lagdar, stupéfait :

—Aimais-tu ton maître ?

—Je l'aimais de toutes mes forces.

—Eh bien, ton maître est mort, lâchement frappé. Berker l'a tué pour le voler, prends cette arme, et venge-le.

Lagdar ramassa le sabre et l'enfonça, jusqu'à la garde, dans la poitrine de l'assassin, en lui crachant à la face :

—Voleur, fils de chien !

Abdallah repoussa le cadavre du pied et dit aux trois jeunes filles qui poussaient des cris de frayeur :

—Taisez-vous, vous êtes sauvées. Reconduis-les à la maison, ordonna-t-il à Lagdar.

Il songeait à la fuite ; mais, pour fuir, il fallait des chevaux.

Il se dirigea vers le vallon, où la troupe attendait son chef.

Les hommes parurent étonnés de le revoir seul. D'une voix aussi calme que si rien d'extraordinaire ne se fût passé :

—Déchargez les méhara, dit-il, c'est l'ordre du Maître ; dormez en paix, tout va bien... J'emmène simplement les chevaux.

Nul ne songea à s'y opposer.

Chez Sliman où Abdallah arriva bientôt, Lagdar s'arrachait la barbe ; les jeunes filles, accroupies dans un coin, se lamentaient.

—Quoi, s'écria Abdallah, tu pleures ! Un Arabe ne pleure pas... il se venge.

—Je pleure parce que moi seul connaissais Sliman. Sliman n'était pas son nom, il s'appelait Raman Moulai. En sa tribu, il était le premier ; les Khouans du Touat lui obéissaient, car il portait le titre de Roi des Roses, celui qui vient de mourir.

Abdallah n'ignorait pas cette vaste organisation des Khouans qui, comme un réseau, s'étend sur l'Afrique du Nord, depuis le Maroc jusque'en Tripoli. Il savait que le but des affiliés était de rejeter les Roumis à la mer, de les poursuivre partout, avec le poignard des gens de la plaine, ou la lance du Targui, par la trahison et la famine.

—Ah ! continuait Lagdar, Moulai mon maître n'était pas le vulgaire marchand d'esclaves que pensait son assassin. S'il désirait de l'argent, bien de l'argent, c'était pour acheter des moukalas et de la poudre à ceux qui, comme lui, portaient les Roses, les vrais croyants.

Abdallah savait aussi que la confrérie des Khouans se divisait en deux parties : la *Rose Rouge* et la *Rose Blanche*, qui s'entendaient, au reste, parfaitement, dans le même but.

Une idée lui venait, grosse de danger, mais réalisable. Il interrogea Lagdar qui, dans sa douleur, ne demandait qu'à parler.

Qui l'empêchait d'usurper ce nom, illustre en son genre, de Moulai ?

Quand l'Arabe eut expliqué le double rôle que jouait Sliman, Abdallah, d'une voix tonnante, s'écria :

—Tu as vengé ton maître, tu as pleuré sur lui, c'est bien. Tu le regrettes, c'est ce que je veux savoir, car, moi aussi, je suis un Moulai, Abdallah ben-Moulai, le frère de celui qui nous voit, à cette heure, du haut du paradis de Mohammed. Va, laisse-moi ; avant le lever du soleil, je te donnerai des ordres.

Avec le geste d'un chef, il étendit la main et Lagdar le baisa, en murmurant :

—Mon maître, qu'Allah le reçoive en son sein, m'avait souvent parlé de ce frère, parti très jeune et qu'il croyait mort.

—J'accompagne ce Berker pour me faire reconnaître de lui... Mais, laisse-moi, à mon tour, je veux pleurer sur son cadavre.

Lagdar avait emmené les jeunes filles. Abdallah ben-Moulai était seul. Après s'être assuré que nul ne le guettait, il fouilla Sliman, entr'ouvrit son bournous.

Sur sa poitrine maigre de coureur de plaines, Sliman portait, attaché au col par de solides cordons, un sac de cuir ; c'est le sac, justement, qu'Abdallah convoitait. Il en fit sauter les agrafes de cuivre et en étala le contenu sous la lampe : des parchemins jaunis, une clef assez grosse et une bague.

Il déchiffra d'abord les papiers. L'un était, en quelques lignes, comme l'état civil de mort : "... né au Maroc, relatait-il, de Yalemben-Moulai et d'Halima-ben-Sliman."

Cet homme avait pris, pour commercer avec Berker, le nom de sa mère.

Un deuxième scellé de cire vierge, indiquait que Moulai était porteur de la *Rose rouge*, qu'il avait même été reçu *thaleb*, c'est-à-dire maître, dans une Zaouia de Fez.

Ces deux certificats étaient précieux pour le rôle qu'il allait jouer ; aussi Abdallah, soigneusement, les mit de côté.

A la lecture du troisième, il tressaillit et ne put s'empêcher de pousser une exclamation d'étonnement. Le papier, soigneusement écrit de la main du pseudo Sliman, disait textuellement :

" A mes frères, les Khouans !

" Je puis mourir tout d'un coup, frappé par derrière, puisque Allah tient ma vie en ses mains et que je lui en ai fait don, sans avoir même le temps de dire un mot à Lagdar, mon unique serviteur. Je prends donc mes précautions. Si le Moulai qui réanimerait mon cadavre est digne de ce nom, il portera cette lettre et mon sac au chef des Khouans, Ismaïl-ai-Barkoud, d'In-Salah, lequel je prie de récompenser..."

Au bas de cet avis, suivait un mot pour Ismaïl-ai-Barkoud et ce mot expliquait : " Frère, je te salue. Après avoir lu ce présent, tu te rendras, seul — n'emmène pas même ton meilleur ami — au nord d'In Salah, là où les Trois-Monts se réunissent. Par un ciel clair, quand le soleil, avant de disparaître, touchera la plaine, tu suivras l'ombre du gros rocher de droite, celui qui ressemble à un lion accroupi, et, où cette ombre aboutira, tu verras une ouverture dans laquelle tu pénétreras sans crainte... Après avoir compté trois pas, lève la main tu trouveras des torches... J'ai dit."

La décision d'Abdallah fut vite arrêtée, il fallait aller à In-Salah ; il irait de suite et sans crainte.

Il se renseigna adroitement auprès de Lagdar. Ce dernier, plus de dix fois, avait visité In-Salah et se faisait fort de retrouver en route, les yeux fermés.

—Quelle somme exiges-tu ? demanda Abdallah.

—L'amitié du frère de mon maître, s'il est content de mes services.

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.